

Danielle Digne



# LE JOAILLIER D'ISPAHAN



Les illustrations sont extraites du *Journal de voyage à Ispahan* de Jean Chardin qui a été publié à Londres en 1686 chez Moses Pitt et donné à la Cour de White-Hall, la même année  
et des quatre tomes des *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de L'Orient*, publiés à Amsterdam aux dépens de la Compagnie, MDCCLXXXV.  
La plupart sont de Guillaume-Joseph Grelot.

Conception graphique : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, Paris, 2011  
[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)

LEPASSAGE

Je tiens ici à remercier chaleureusement :

Hossein Amirsadeghi, qui m'a donné accès à l'Iran Heritage;

Gricha Bérékachvili, qui connaît bien la musique des soirées géorgiennes;

Monique Lecarpentier, qui a su lire entre les lignes avec son œil vif;

Issa Nikoukar, mon ami persan;

Jean Radvanyi, qui m'a éclairée sur la Mingrélie;

Reza, notre guide en Iran, qui a égayé notre route avec son humour;

Ruth Saleh, qui m'a introduite dans le cercle des Iraniens de Londres;

Thérèse de Saint Phalle, qui m'a initiée à la littérature soufie;

Paul Veyne, qui a validé ma représentation du Chevalier Chardin.

Cet esprit universel a toujours apporté la bonne réponse à mes interrogations.

Et toute l'équipe des éditions Le Passage avec qui travailler est un plaisir.

*à Teyss  
qui m'a accompagnée dans ce voyage*



*Dignitaire et son équipage sur la route d'Espaban.*

**PREMIER VOYAGE**

**SUR LA ROUTE DES DIAMANTS**

### *Le devisement du monde*

D'aussi loin que je me souviens, les diamants m'ont toujours fasciné. À cela rien d'étrange pour le fils d'un joaillier. Si je partis en acquérir dans le Sud des Indes très jeune, je m'en détachai peu à peu en Perse, attiré par d'autres richesses.

Cette longue histoire commença sur les quais de la Seine, où je naquis le 23 novembre 1643, l'année où Louis XIV devint roi. Mon grand-père, premier de la lignée, avait martelé l'enseigne de saint Éloi de notre bijouterie avec l'argent des mines qu'il possédait en Lorraine. « Ce serait un drame si nous devions la décrocher », disait-il. Aussi levais-je la tête chaque matin pour voir si elle était bien là.

Mon père, Daniel Chardin, était spécialisé dans la haute joaillerie et, à ce titre, autorisé à mettre en œuvre les pierres précieuses. Comme lui, j'accéderai à la maîtrise en déposant mon poinçon avec mes initiales et une fleur de lys couronnée au greffe des Monnaies et au bureau de notre corporation.

Tant que le roi de France laissait leur liberté aux chrétiens de la religion réformée, l'avenir de notre Maison était assuré. Si nous n'avions pas les honneurs de la Cour, nous bénéficions en revanche de la clientèle de la haute administration protestante.

Les fils de maître étant dispensés d'apprentissage, je fus initié au métier dans l'atelier familial vers l'âge de cinq ou six ans, tout en poursuivant mes classes de grammaire. C'est un avantage pour réussir dans une profession que d'être né de parents qui l'exercent. Les instructions se pratiquent sans peine de sorte qu'il est presque impossible de ne pas briller soi-même.

Il fallait voir avec quel enthousiasme je me haussais sur la pointe de mes escarpins pour admirer les diamants étalés sur le cuir de l'établi. Plus tard, j'appris à les observer à l'ocillon, à les peser sur une balance avec des graines de caroubier dont le poids, constant à 0,20 gramme, servait de mesure étalon du carat. En les saisissant au bout d'une pincette, j'observais les éventuelles inclusions, jugeais de leur taille et de leur pureté.

Aux Indes, on avait coutume de les comparer à la clarté des rivières. Les plus beaux étaient dits de la plus belle eau. Évaluer leur couleur est un art qui ne s'acquiert qu'après de longues années, car les nuances sont infiniment subtiles.

Mon père racontait que le feu des volcans arrachait le diamant à sa longue hibernation dans les entrailles de la terre où il restait enfoui des millions d'années. Le temps exaltait sa luminosité jusqu'à le transformer en « fragment d'éternité ».

Nous aimions à deviser en travaillant.

– Les enfants sont comme des diamants bruts, me dit-il un jour alors que nous buvions du chocolat auquel Mme de Sévigné prêtait de grands bienfaits. Ils n'ont pas encore donné tout leur éclat. À force d'égrillage et de polissage, ils peuvent se transformer en joyau de la plus belle eau.

Il m'encourageait ainsi à me surpasser et à briller dans le plus prestigieux des métiers.

Dans la famille, on ne parlait plus de ma sœur, la petite Anaïs, mon aînée de deux ans. Elle était tombée brutalement malade un soir

d'hiver. Les médecins s'étaient relayés à son chevet, l'un conseillant des purgatifs, l'autre des saignées. Elle ne se nourrissait plus, pâlassait et finit par disparaître sans que personne sût ce dont elle souffrait.

Sa mort fit de moi un enfant sensible, solitaire et choyé comme le plus précieux des trésors. Quand ma mère, Jeanne, était triste, je venais me blottir dans ses bras pour la consoler. Je caressais ses boucles brunes, en observant son visage fin jusqu'à ce que ses yeux clairs finissent par me sourire. J'aurais aimé avoir les mêmes, mais les miens étaient noirs. Comme elle disait que j'avais le regard expressif de mon père qui l'avait émue lors de leur première rencontre, je m'en contentais.

Ma mère n'était pas coquette. Elle ne portait qu'un petit diamant de forme aimable d'un blanc très vif, attaché à un ruban, assorti à ses robes en étamine qui tranchaient avec les soies et les taffetas éclatants de nos clientes.

Elle était née à Rouen dans une famille de drapiers qui naviguaient vers l'Espagne ou d'autres pays lointains. Leurs récits me passionnaient. Je m'attachais à leurs aventures comme si je les avais vécues. Quand je rentrais place Dauphine, je suivais les barges qui descendaient la Seine vers la mer et m'invitaient au voyage.

S'inspirant de Montaigne, ma mère disait qu'il n'y a pas d'autres barbares dans le monde que ceux qui sont aveuglés par leurs préjugés. Pour elle, il n'y avait pas plus belle liberté que celle de l'esprit, plus noble tâche que celle de développer son savoir. Quant à la lecture, elle donnait une expérience de la vie pour n'être surpris de rien. D'un côté, je vivais au milieu des bijoux, de l'autre, je rêvais de nouveaux horizons, bénéficiant ainsi d'une double influence, comme un estuaire où l'eau du fleuve se mêle à celle de la mer.

Nous commentions ensemble l'Ancien Testament, mais, en grandissant, j'eus envie d'entendre d'autres histoires que celles de Joseph et ses frères. Elle m'acheta un ouvrage où la silhouette d'un enfant portant un globe terrestre sur le dos était gravée sur la couverture. C'était

*Le Devisement du monde* de Marco Polo, qui avait voyagé jusqu'en Chine et décrit les merveilles de l'Orient.

Le soir même, nous découvrîmes que le marchand vénitien avait dicté le récit de ses voyages à un certain Rustichello de Pise qui partageait sa prison.

« Vous trouverez dans ce livre toutes les merveilles de la Grande Arménie, de la Perse, des Tatares, de l'Inde et de beaucoup d'autres pays que messire Marco Polo, sage et noble citoyen de Venise, raconte pour l'avoir vu de ses propres yeux. Il y a certaines choses qu'il ne vit pas lui-même, mais qu'il a entendu raconter par des hommes dignes de foi. C'est pourquoi nous indiquerons s'il s'agit de choses qu'il a vues ou bien qu'il a apprises par ouï-dire, afin que notre livre dise la vérité, sans nul mensonge. »

Ma mère se tourna vers moi :

– La Vérité doit être l'idéal de l'honnête homme, même si personne ne sait si Marco Polo l'a respectée.

Comme d'habitude, je désirais prolonger notre rituel, ce moment d'intimité. L'heure tournant, elle s'apprêta à éteindre la chandelle, en décrétant qu'il était l'heure de dormir.

– Non, pas encore, la suppliai-je. Lis-moi le passage où on parle des mines de diamants.

– C'est trop tard maintenant!

– Tes histoires m'enlèvent la peur de la nuit et me donnent de beaux rêves.

Cette petite comédie se jouait chaque soir.

– Tu as toujours ton petit caractère, fit-elle en ouvrant la page que j'avais marquée par un signet.

Si elle prononçait ces mots en souriant, c'était un compliment, mais si le ton était plus cassant, c'était un reproche.

« Au Sud des Indes dans les montagnes proches de la côte de Coromandel, commença-t-elle avec sa belle voix de conteuse, les hommes de la vallée attendaient la fin de la mousson. Et grimpaient

alors sous une chaleur suffocante qu'ils pouvaient à peine souffrir pour chercher les trésors dans le sable des ravines. La plus précieuse des pierres était gardée par des serpents venimeux qu'ils étaient peu nombreux à avoir la hardiesse d'affronter, mais les plus valeureux étaient toujours récompensés. »

Impressionné par les légendes, je rêvais de bijoux portés à dos de chameau à travers les déserts, dans des voiliers aux proues sculptées, avant de toucher, on ne sait par quel mystère, aux rivages de France.

Jusqu'au jour où un personnage extravagant âgé d'une cinquantaine d'années descendit d'une voiture richement ornée, sur la place. Un grand manteau doublé de fourrure et un imposant turban le protégeaient de la neige qui tombait dru. Il tenait un coffret en bois précieux dans sa main couverte de bagues et je le pris pour un Roi mage. Venait-il nous apporter de l'or, de l'encens, ou de la myrrhe?

– Non, des diamants, précisa mon père en s'éloignant de la vitrine où il disposait des bijoux. Il s'habille en Persan pour se donner un genre. Fais-le patienter, dit-il avant de disparaître.

C'était ainsi qu'il traitait Jean-Baptiste Tavernier, le célèbre diamantaire qui revenait de son troisième voyage en Orient! Son agacement me déplut, aussi me mis-je au service du visiteur à son entrée dans la bijouterie. Dès qu'il fut installé dans le fauteuil que je lui avais avancé, il me demanda si je me destinais à devenir joaillier.

– Je le suis déjà, répondis-je en redressant la tête fièrement. J'ai conçu une maquette pour le chef-d'œuvre destiné aux dignitaires de notre corporation.

Il me rappela que les fils des trois cents maîtres de la place de Paris en étaient dispensés.

– J'en ai inventé un, pour le plaisir. Voulez-vous le voir?

Sans attendre sa réponse, je filai chercher le globe terrestre en papier mâché que j'avais fabriqué en m'inspirant du livre de Marco Polo.

– La Terre n'est pas très ronde, dis-je en la faisant tourner sur elle-même, mais, vous voyez, les mers sont colorées en bleu, les continents en vert. Plus tard, ils seront en saphir et en émeraude. Et il y aura un vrai diamant sur les mines de Golconde.

– C'est une excellente idée, dit-il avec un sourire amusé.

Nous en restâmes là, car l'un de nos commis vint le chercher. La discussion avec mon père dura longtemps. D'abord vive et ponctuée d'éclats de voix, elle fut suivie d'un long silence, puis Tavernier redescendit tout seul, me disant en guise d'adieu :

– Mon petit Jean, tu iras loin si tu continues à viser aux étoiles.

Fier du compliment, je courus voir les acquisitions de mon père.

– Je n'ai rien acheté pour l'instant, dit-il de fort méchante humeur. Non seulement ce « chicaneur » a vendu ses plus belles pierres au roi, mais il veut revenir sur les termes de notre contrat.

Il se plaignit que Tavernier achète les gemmes au meilleur prix à la sortie de la mine et nous les revende fort cher. Les orfèvres le soupçonnaient aussi de se donner en spectacle avec les danseuses de la Cour de Perse, de partager les beuveries du roi et même de dérober des bijoux sur les idoles des temples aux Indes. Je pris sa défense :

– Ils n'ont pas eu son courage pour se rendre aux mines de diamants.

Il ne releva pas mon effronterie, se contentant de dire :

– Nous devons chercher un autre fournisseur.

N'écoutant que mon cœur, je m'avançai vers lui, les poings sur les hanches :

– Quand je serai grand, c'est moi qui irais à Golconde.

Je venais d'avoir sept ans.

### *Le cabinet de curiosités*

Au temple de Charenton, les fidèles écoutaient le pasteur se lamenter sur les sévices subis par l'un des nôtres à qui des dévots avaient coupé la langue pour des blasphèmes qu'il aurait proférés sur le passage du saint sacrement. Une grande tension était perceptible dans l'assemblée.

Nous étions recueillis lorsque la porte s'ouvrit à grand fracas. Nous nous retournâmes affolés, en redoutant l'intrusion de fanatiques. Ce n'était que Tavernier. Il rentrait de son cinquième voyage et avançait d'un pas majestueux vers son banc, proche de celui de ma famille. À dix-neuf ans, je n'étais plus l'enfant qu'il avait connu. J'étais très grand et portais des cheveux longs bouclés. À la fin du culte, je dus me rappeler à son bon souvenir.

– Te voilà devenu un beau jeune homme, dit-il en m'embrassant.

Je ne pus lui parler, car ses amis vinrent l'entourer. Devant eux, il se vanta d'avoir vendu à Louis XIV l'Hortensia, une gemme rosée à cinq pans exceptionnelle. On disait que Sa Majesté « craquait de diamants ». Le cardinal Mazarin lui avait transmis sa passion en lui léguant les dix-huit « Mazarins », dont le fameux Sancy de cinquante-cinq carats.

Le voyageur m'autorisa à venir lui rendre visite. Je le pris au mot en me présentant peu de jours après, rue du Louvre, dans la cour plantée

d'orangers de sa demeure. Si les richesses étaient des récompenses du ciel pour les huguenots, ils n'aimaient pas les afficher. Tavernier, lui, en était fier.

Des valets habillés en Persans me reçurent dans une antichambre lambrissée en bois précieux où ils me rafraîchirent à l'eau de rose. Un miroir en écaille de tortue éclairé par des torchères me permit d'ajuster mon rabat de dentelle. Il me semblait être déjà en Orient.

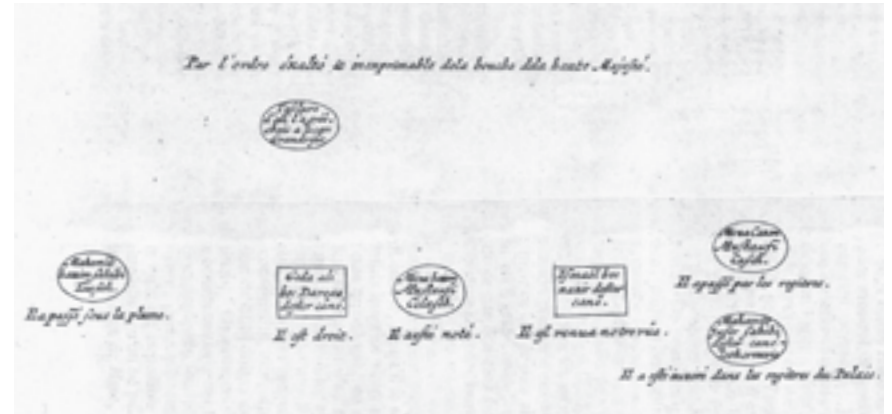
Le maître de céans m'attendait dans son cabinet de curiosités, un vrai sanctuaire. Il y avait là tous les instruments de la vie de voyage, des rouleaux de cartes et autres portulans, des globes terrestres posés sur des pieds d'ébène, des boussoles et des astrolabes suspendus à des crochets de cuivre. Les fusils appuyés contre le mur semblaient sentir encore la poudre.

Mon hôte me fit installer dans un siège en peau de tigre, un trophée de chasse. Tout de suite, il parla de lui en évoquant les origines de sa vocation.

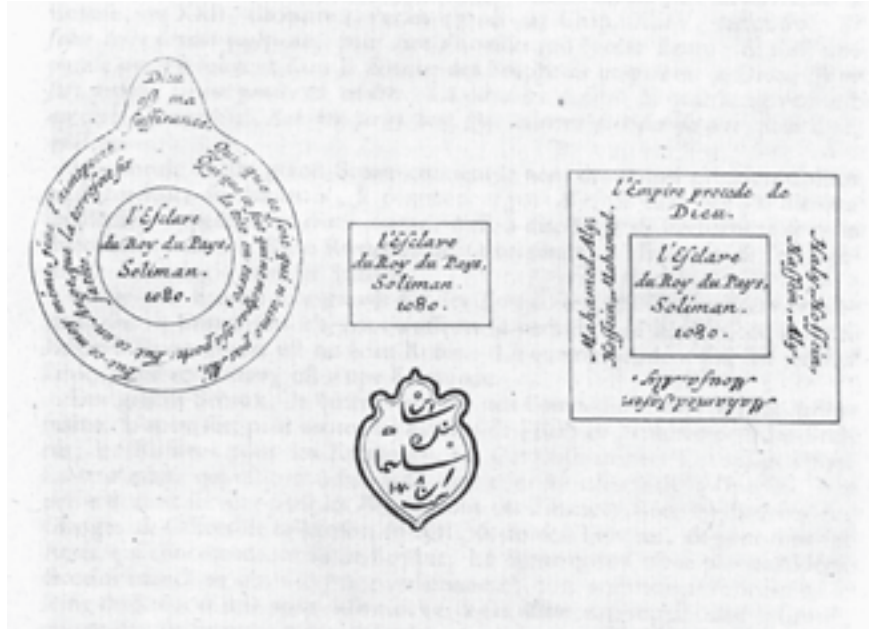
– Je suis né avec le désir de voyager. Mon père et mon oncle étaient imprimeurs-cartographes. Les savants qu'ils réunissaient autour d'eux me donnèrent très tôt le désir de voir les pays représentés sur leurs cartes, mais, quand je décidai de prendre la route, ma famille et mes amis me traitèrent d'insensé en cherchant à m'éloigner de ces pays qu'ils jugeaient barbares. Ils ne purent me détourner de mes desseins.

En parlant, il déroula une carte des Indes. Sur les plaques de tailedouce, les stylets de son père avaient dessiné les vagues de la mer, le tracé des rivages, les frontières imprécises. Le nom des villes, écrit en belles lettres, conduisait vers Golconde. Il empruntait le chemin des caravanes parce qu'il avait peur de naviguer.

– Nous ne sommes pas des explorateurs courant l'aventure, expliquait-il sur un ton grave. Les cartes sont essentielles. Elles doivent représenter le monde réel avec une description claire des territoires, des points d'eau ou des caravansérails. Leur imprécision fait courir de grands risques.



*Petits sceaux utilisés pour les requêtes par le Premier ministre, les ministres et l'écrivain de l'Empire.*



Trois des quatre sceaux du roi. Gravés sur des turquoises épaisses, les plus grands servent depuis Abbas le Conquérant. On efface le nom du roi décédé pour mettre celui de son successeur. Le petit carré en rubis est le plus important car le roi le porte à son cou.

– C'est vrai, j'ai pu m'en apercevoir dans les récits que j'ai lus.  
 – Je ne me suis rendu aux Indes qu'à mon deuxième voyage, pour suivit-il. Tout de suite, je m'attachai au diamant en devinant le parti que je pouvais en tirer. Pour en acquérir une parfaite connaissance, je visitai les mines des royaumes de Visapour et surtout de Golconde où le premier avait été découvert, une centaine d'années plus tôt, par un paysan qui bêchait son champ pour y planter du millet. Il montra ce caillou d'un éclat inhabituel à un marchand. Celui-ci lui ayant révélé qu'il s'agissait d'une pointe naïve de vingt-cinq carats, la nouvelle se répandit dans les campagnes et tous les paysans se mirent à retourner leurs champs.

Quand j'osai demander à voir ses pierres, il répondit qu'il n'en avait plus. Ma déception l'amena à argumenter. Comment en acheter de nouvelles, s'il les conservait pour lui? Ce n'était pas la possession qui l'intéressait, mais la quête.

– Il ne me reste que des curiosités, comme ces pierres brutes posées dans la coupe devant nous. Celle-ci est dite *ingénue* parce qu'elle a été polie naturellement dans le lit d'un torrent, celle-là *revêche*, parce qu'elle ne s'est pas laissé polir.

Ensuite il m'adressa un sourire de connivence.

– Mes trésors sont là, dit-il en tapotant un vieil album en cuir patiné. J'ai dessiné tous les diamants que j'ai acquis ou estimés, en rapportant leurs caractéristiques à partir desquelles je les ai évalués. Shah Jahan, qui a construit le Taj Mahal à la mémoire de son épouse, a jugé ma méthode si remarquable qu'il m'a invité à estimer tous ses joyaux.

La feuille de papier de soie qu'il souleva fit apparaître l'esquisse d'une pierre, en forme d'œuf, accompagnée de sa description.

– Voilà la plus extraordinaire de celles que j'ai estimées ou achetées. Imagine ma fierté quand Aurangzeb le Grand Moghol m'a appelé en son palais d'Agra. Les eunuques du chef du Trésor m'apportèrent sur un plateau d'or cette merveille à la lumière si vive! Sa transparence était

magnifique. Je ne pouvais m'en détacher tant elle m'éblouissait. C'était un diamant parangon de deux cent quatre-vingts carats, d'une grande beauté, et d'un prix extraordinaire!

J'essayais d'imaginer son éclat.

– Deux cent quatre-vingts carats! répétais-je, abasourdi par son poids.

– Dès lors, le grand seigneur de Turquie et le shah de Perse m'ont appelé pour évaluer leurs biens. Ce dernier dépensait des sommes folles pour des curiosités, aussi ai-je conçu pour lui des miroirs grossissants, des boîtes à portraits peintes à l'émail et des montres sonnantes que l'on ne fabriquait pas dans son pays.

Après avoir observé attentivement les bijoux qu'il avait eus entre les mains, Tavernier me raconta qu'en Orient on appelait « marchands » ceux qui parcouraient le monde au risque de leur vie et non ceux qui tenaient une échoppe en ville. Lorsqu'ils commerçaient avec les rois, on les appelait des « marchands de grande considération ».

Ce titre honorifique, inscrit en lettres d'or sur des lettres patentes, marquées du sceau royal, comportait de nombreux privilèges : exemptions de droits, places les plus sûres au milieu de la caravane, escorte au même titre que les dignitaires, les officiers ou les religieux.

En cet instant, je rêvais de prendre sa suite.

Le shah de Perse lui avait accordé son amitié et fait remettre la *calaat*, le vêtement d'honneur qu'il avait porté. Seuls les gouverneurs de province méritants et certains ambassadeurs étaient traités de la sorte. On avait donné à sa gloire des soirées grandioses et inoubliables animées par la troupe des danseuses royales. Grâce à son entregent, ses affaires étaient devenues florissantes. Mon admiration était sans borne. Contrairement à ce que pensait mon père, Tavernier était un homme heureux de transmettre son savoir. « Un passeur du monde », comme on disait en Perse.

L'après-midi s'acheva en buvant de l'arak, un alcool de datte indien très fort, comme s'il s'agissait d'un rite initiatique. Il me brûlait les

joues, commençait à m'embrumer l'esprit, mais aussi à me libérer de ma timidité. Je finis par oser lui demander si je pouvais l'accompagner lors d'un prochain voyage. Il me toisa alors comme si j'avais commis un crime de lèse-majesté.

– Toi qui as fait des études, tu connais sans doute la sentence persane : « Chacun de nous doit tracer son propre chemin ! »